

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 126 (2018)

Artikel: Comment la littérature a-t-elle commenté le travail de la vigne?
Autor: Cordonier, Noël
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-954826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOËL CORDONIER

COMMENT LA LITTÉRATURE A-T-ELLE COMMENTÉ LE TRAVAIL DE LA VIGNE ?

Le vin cache la vigne. Il suffit de goûter au vin pour en parler: la littérature s'est volontiers adonnée à ce double plaisir. Mais elle a peu pénétré la vigne, qui est rarement liée aux écrivains eux-mêmes et parce qu'un fossioir, ça pèse sans inspirer. Innombrables sont donc les textes littéraires en français sur le vin, mais discrets sont ceux qui suivent le vigneron au travail. La littérature est libre, elle n'a ni motifs, ni thèmes obligés. Reste que ses vues, ses choix, ses silences participent à définir les communautés, comme il apparaîtra dans ce court trajet dans le temps et l'espace géographique, des Romains sur les rives du Léman, de l'Antiquité à nos jours.

DES ROMAINS...

Aux sources de notre civilisation, les conseils de Virgile sur l'emplacement des parcelles ou la manière de planter et de cultiver étaient précis. Bien qu'ils aient profité des écrits des agronomes latins, les préceptes du poète laissent penser qu'il avait concrètement approché la vigne. Pour les Romains, le carré est la figure géométrique parfaite combinant rentabilité et beauté. La vigne idéale est un espace fermé et géométriquement disposé en vue d'une production efficace. Qu'elle soit basse, grimpante, sur tuteur ou sur treille, ses ceps devraient être disposés en quinconce ou en lignes¹. Dans *Les Géorgiques*, Virgile rapproche cet alignement de la redoutable légion romaine :

Mais que toujours les allées tracées au cordeau,
quand les arbres [ceps] sont plantés, se coupent à angle droit:
comme souvent dans une grande guerre, quand la légion en colonne
a déployé ses cohortes, l'armée se dresse dans la plaine découverte,

¹ Monique Clavel-Lévêque, « La poésie des vignes : ordre, beauté et harmonie », in *Babel, Littératures plurielles*, 30, 2014, pp. 17-34.

les lignes se sont formées, la terre au loin n'est plus qu'une houle
d'airain brillant juste avant l'horrible mêlée
des combats et Mars, au milieu des armes, erre, hésite.²

En fait, c'est le plant de vigne lui-même qui impose cette discipline. Comparé au blé et à l'olivier, il exige plus de soins, au sol et sur lui, parce qu'il est une liane qui évolue très rapidement de l'extrême fragilité (en mai, une brise suffit à détacher les jeunes pampres de leur courson) à une vitalité anarchique. Engagé dans une incessante guerre végétale (une vigne laissée à sa libre vigueur jusqu'en août se pénètre difficilement sans une machette) et une guérilla contre les aléas, l'ouvrier vigneron est un *metator*, cet officier chargé de préparer le camp et d'ordonner les différents quartiers de l'armée³.

S'ensuivront des images martiales évoquées fréquemment pour décrire l'ordonancement ou les travaux et les soins d'une surface plantée en vigne : « Aux armes ! Vigneron ! Branle-bas de combat »⁴. Or, l'aboutissement et la réussite de cette stratégie rationnelle se concrétisent dans la grappe et sa « puissance dangereuse qui exalte et engloutit l'esprit »⁵, à l'opposé de la discipline recherchée. De la mesure à la démesure : Mars le tâcheron est l'obligé du tonitruant Bacchus, de la déraison, de l'ivresse, de la sortie de soi. En huit mois, entre le dégel du printemps et les givres d'octobre, le vigneron négocie âprement avec la mystérieuse puissance souterraine (l'humus, la sève...) avant de communier, par le raisin transformé, au vitalisme universel.

Ce couple déséquilibré – Mars, discipliné, taiseux, plié au service du volubile Bacchus – structure l'essentiel du discours tenu au fil du temps, sur la vigne et le vin. Il explique l'inégalité des écrits qui commentent la production et ceux qui louent le produit :

Pour le soin de la vigne est cet autre labeur
qui jamais n'a de cesse ; chaque année, chaque sol
trois fois ou quatre fois doit être fendu et la glèbe
brisée sans répit à coups de hoyau ; tout le vignoble
doit être de ses feuilles éclairci ;
[...]
Creuse la terre le premier ; le premier, brûle à l'écart

² Virgile, *Les Géorgiques*, L. II, trad. A. Michel (dir.), Paris : Imprimerie Nationale, p. 183.

³ Pierre Grimal, « La vigne et l'olivier. Réflexions sur le chant II des *Géorgiques* », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2, 1980, p. 181.

⁴ Geo H. Blanc, « Les maladies de la vigne », in *La Fête des Vignerons 1955*, Lausanne : Éd. Foetisch, 1954, p. 180.

⁵ Pierre Grimal, « La vigne et l'olivier... », *op. cit.*, p. 172.

les sarments ; le premier, rentre à l'abri les étais [échalas].
Vendange le dernier.⁶

À l'école de Virgile, en latin ou en français, c'est surtout la poésie didactique qui approche la vigne comme ressource et comme activité, tandis que le vin, lui, se chante sur tous les tons et dans tous les genres littéraires⁷.

Un Virgile français, le Père Jacques Vanier, conscient de cette disproportion des intérêts entre la vigne et le vin, joue avec les attentes du lectorat lorsqu'il entame son chapitre sur la vigne : « Que d'autres aiment le jus de la vigne : comme Poète c'est la culture qui m'en plaît »⁸.

Les didacticiens énumèrent ou prescrivent les innombrables tâches. Leurs propos sont souvent organisés par la liste ou la série. Le vocabulaire et les marques de la répétition s'imposent. Fait notable, si le vignoble est arpenté, si les tâches sont mentionnées, le vigneron lui-même demeure dans l'ombre : sa condition se résume à un fatalisme courageux, encadré par une morale de l'abnégation. Parallèlement, quand les vignerons eux-mêmes s'expriment par cette voix anonyme et collective que sont les proverbes ou les dictons des almanachs, ils s'effacent aussi sous cette morale forfaitaire.

... AU LÉMAN

Les discours pédagogiques s'adaptent aux terroirs et aux spécificités socioculturelles de l'Europe tempérée. Le vignoble des vallées et coteaux suisses est le plus exigeant de tous. À la déclivité qu'il faut vaincre et qui restreint la mécanisation s'ajoutent les particularités du sol, du climat et des cépages. Dans les vignobles romands, par exemple, l'usage est de supprimer les premiers entre-cœurs, ces rameaux secondaires, ce qui allonge sensiblement les travaux verts. Bref : créé par les moines, entretenu par le protestantisme exigeant, esthétisé par son inscription au patrimoine mondial de l'humanité, Lavaux est probablement la traduction septentrionale et contemporaine de l'idéal latin de géométrie, d'efficacité et de beauté.

Cet effort très soutenu a été vu par les écrivains romands, à travers leurs lunettes particulières. Œuvrant à fonder l'identité helvétique, le Doyen Bridel se recommande aussi de Virgile, mais de sa poésie descriptive. « Cette originalité dans la description des paysages et des mœurs constitue la Poésie nationale »⁹. Toutefois, ses tableaux ne sont pas des plans rapprochés mais des panoramiques. Lavaux représente pour

⁶ Virgile, *Les Géorgiques*, op. cit., p. 193.

⁷ Sophie Guermès, *Le vin et l'encre. La littérature française et le vin du XIII^e au XX^e siècle*, Bordeaux : Mollat, 1997.

⁸ Jacques Vanier, *Économie rurale*, trad. du latin par M. Berland, Paris : Frères Estienne, 1756, t. 2, p. 155.

⁹ Philippe-Sirice Bridel, *Poésies helvétiques*, Lausanne : Mourer, 1782, p. IX.

Bridel un heureux mélange de nature et d'art. « Le pampre a repoussé la ronce et les bruyères [...]. Sur des rocs suspendus Bacchus étend ses dons »¹⁰. Il loue le « triomphe du travail et de l'industrie » qui ont édifié cette « chaîne de terrasses » en une vigne « parfaitement cultivée »¹¹. Sur les hauts de Montreux, le pasteur observe que « les femmes y partagent avec les hommes les pénibles travaux de la vigne »¹², un effort qui confère l'aisance matérielle. Le geste professionnel, grossier, ne saurait l'intéresser. D'ailleurs, la « chaleur calcinante » oppresse le Doyen, c'est « une fournaise entre les murs et rocs du Dézaley »¹³.

Autre chantre de la racine identitaire, Juste Olivier élit le canton de Vaud emblème de l'harmonieux milieu, puisque son territoire marie les trois paysages suisses façonnant les mœurs, Alpes, Jura et plaine. Deux images résument son regard sur les vignes. « Debout dans les hauteurs, le vigneron s'appuie un instant sur son fossoir, et se baisse avec lui de nouveau vers la terre brûlée du soleil »¹⁴. Voilà, dira-t-on, un croquis sur le vif ! En fait, redressé puis courbé, ce vigneron est le symbole qui parfait l'idéologie du juste équilibre vaudois. Selon l'historien, « l'agriculture routinière et sans science » favorise « une plus grande prostration de l'âme vers la terre et la matière. [...] Se rétrécir à la mesure de son pré ou de sa vigne [...] peut rendre stupide, si un intérêt étranger, ou la spiritualité religieuse ne donnent pas ici leur préservatif »¹⁵. Courbé sur la terre, mais non fasciné par elle au point de ne pouvoir se relever pour interroger les espaces métaphysiques, pour méditer son destin, le vigneron est un idéal bonhomme de mesure, préservé de l'aliénation qui affecte l'ouvrier de l'industrie naissante. La seconde image complète cette allégorie :

L'effeuilleuse laisse tomber l'air plaintif et soupirant de ses couplets entrelacés, et cherche un peu d'ombre et de sommeil sous les larges feuilles des ceps dont une paille humide [le brin liant les pampres à l'échalas] n'a pas encore rassemblé les sarments vagabonds. Tout labeur cesse un moment et se repose.¹⁶

La scène a certes son fond d'expérience authentique. Alors que l'ouvrière amène souvent une possible idylle dans la vigne austère, Juste Olivier la confie à l'environne-

¹⁰ *Ibid.*, p. 103.

¹¹ Philippe-Sirice Bridel, *Essai statistique sur le canton de Vaud*, Zurich : Orell, Fussli & Cie, 1815, p. 94.

¹² *Ibid.*, p. 84.

¹³ Philippe-Sirice Bridel, « Course dans les Alpes », in *Poésies helvétiques*, op. cit., p. 204.

¹⁴ Juste Olivier, *Le Canton de Vaud, sa vie et son histoire*, t. 1, Lausanne : Marc Ducloux, 1837, p. 97.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 48-50.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 95-96.



Renée Molliex travaillant au rognage, environ 1970.

ment qui l'enveloppe malgré elle dans une dimension supérieure, celle du lieu propice, gagné sur la nature revêche.

« Tout le paysage de cette contrée, que nos ancêtres appelèrent la vallée par excellence [La Vaux se dit en allemand *Ryffthal*, la vallée de la maturité] a un air laborieux et délibéré »¹⁷. Délibéré? En effet, au XIX^e siècle, ce terme, lorsqu'il est appliqué aux personnes, signifie : « Qui est résolu, qui a de l'assurance, de l'aisance »¹⁸.

RAMUZ, ÉVIDEMMENT

Puis vint Ramuz. Que d'affinités entretenues avec le vigneron ! Sa poétique, sa cadence intime, sa phrase sont fondées sur la reprise, le recommencement. Son tempérament de saturnien, ses rituels d'écriture, son opiniâtreté le courbent assidûment sur sa page, comme, là-haut, cet autre voué aussi à des lignes. « Vigneron, moi aussi », affirme-t-il dans un soliloque à Treytorrens, où il vécut près de deux ans :

¹⁷ *Ibid.*, p. 97.

¹⁸ Art. « délibéré », *Trésor de la langue française informatisé*.

Sur les monts le travail se fait, sur les monts aussi tout est arrangé; toi qui es là ne défais pas l'arrangement, prends place au contraire dedans, juste ta place, juste la bonne, parce qu'il y a aussi pour toi aussi le travail de printemps et le travail d'automne, l'affaire de sarcler, de rebioier, de sulfater, d'écheniller et d'effeuiller, l'affaire encore de pressurer. Est-ce que je serai aussi vigneron ? Tu es vigneron, pour de bon.¹⁹

Cependant, pour s'accrocher à ce lignage, Ramuz approche-t-il en connaissance de cause la vigne ? Celle-ci est-elle vue à la manière des poètes didacticiens ? Ou avec la visée identitaire de Bridel et d'Olivier ? À moins que le frère vigneron ne disparaisse sous la fertile métaphore de l'écriture ?

Tailler, fossoyer, esherber, monter la terre et le fumier.
 Effeuiller et puis sulfater, resulfater et re-resulfater.
 Et récolter et pressurer, et ensuite recommencer.²⁰

Sa liste des travaux viticoles relève encore de la tradition didactique, les verbes à l'infinitif étant des ordres potentiels. Et puisque les tâches sont si peu précisées, l'écrivain peut les décliner sans vraiment les connaître...

Puis, quittant le cadrage serré sur le parchet, Ramuz déploie des plans larges à la manière du Doyen Bridel. Du lac aux monts, le vignoble incarne la sculpture collective d'une communauté industrielle, et sa prime de beauté. Personnifiant Lavaux, Ramuz lui fait dire : « Regardez les lignes que j'ai. N'ai-je pas l'air taillé au ciseau, et je ressemble à un bassin de fontaine taillé au ciseau : c'est que le vigneron est venu et le vigneron a travaillé et le vigneron a taillé au ciseau la pierre »²¹.

Prolongeant Juste Olivier, l'écrivain appuie à son tour un vigneron philosophe sur son outil, afin qu'il médite sa vie et échafaude son humble métaphysique : « Il se tient face à la bise qui vient d'en haut, levant la tête, les mains autour du manche de son fossoir, sous le soleil, contre la terre ; et il est lui-même la terre où seulement l'esprit vivrait, où la conscience se tiendrait »²².

¹⁹ Charles Ferdinand Ramuz, « Vigneron, moi aussi », *Nouvelles et morceaux*, t. 4, 1915-1921, in *Œuvres complètes*, Genève : Slatkine, vol. VIII, pp. 199-200.

²⁰ Charles Ferdinand Ramuz, « Vignerons », in *Nouvelles et morceaux*, t. 4, 1915-1921, *op. cit.*, p. 296.

²¹ Charles Ferdinand Ramuz, « Pays de Lavaux », in *Salutation paysanne et autres morceaux*, in *Nouvelles et morceaux*, t. 4, 1915-1921, *op. cit.*, pp. 209-210.

²² Charles Ferdinand Ramuz, *Passage du poète*, in *Romans*, t. 7, 1923-1925, in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, vol. XXV, 2013, p. 224.



C. F. Ramuz en Lavaux, 1930, photographie d'Henry-Louis Mermod.

Ramuz est l'un des seuls auteurs à avoir privilégié la vigne au vin : tout en prolongeant et renouvelant la tradition littéraire du thème, il a eu le rare souci d'assurer son savoir. En témoigne *Construction de la maison*, un roman inédit de 1914. Ce récit, situé dans un passé imprécis mais antérieur aux maladies modernes du vignoble, s'attache à une famille de vignerons-paysans. Souhaitant régler la marche de son récit sur le calendrier agricole, Ramuz s'était renseigné auprès du dramaturge Fernand Chavannes qui avait suivi des études d'agriculture : quelle est, demandait-il, la « suite des travaux de la vigne ? À quelle époque, moyennement, fleurit-elle ? À quelle époque les effeuilles ?

Les grappes sont-elles formées? La grêle survenant quelques jours après peut-elle anéantir la récolte?»²³ Émancipé du réalisme-naturalisme, il précisait: «Je ne tiens pas à l'exactitude ni au «document», mais je voudrais éviter les grosses erreurs *inutiles*»²⁴. Livresques, c'est-à-dire médiatisées, les réponses de Chavannes permettent au narrateur de passer pour un expérimenté, en combinant des connaissances communes à des savoirs et du vocabulaire plus spécialisés: «Après la taille, les binages et des provignages par places, et le fumier apporté puis répandu, mais la taille est ce qu'il y a de plus minutieux»²⁵. Ce narrateur a même observé des cochylis: «Et le ver se mettait aux grappes qui noircissaient, puis qui tombaient»²⁶. Ou il se fait dialectologue: «Rebiolant, c'est-à-dire enlevant les repousses comme il faut faire tout l'été jusqu'à la vendange»²⁷.

Des gestes professionnels peuvent emblématiser les personnages, tel Samuel, l'homme du devoir, attentif à régler la récolte: «C'était à cette égalité de grosseur des grappes et à la façon égale dont elles étaient réparties, [...] qu'il mettait là une joie de ses yeux»²⁸. Suit un détail dont l'effet voulu naïf et charmant est fondé sur une évidence: «On connut les grappes aux petites fleurs qui venaient»²⁹. Et cette image plus léchée, préparée par son informateur et ami Chavannes:

Les grappes venaient de verser, qui sont tournées d'abord la pointe en haut et ensuite la pointe en bas. L'enfant dans le ventre de sa mère fait de même, c'est que la récolte est comme l'enfant, qui est conçu, qui est porté, qui doit mûrir.³⁰

Pour l'anecdote, Ramuz n'a jamais été attentif à l'effeuillage sinon il aurait décrit le geste avec justesse: «On prend la tige tendre entre l'ongle du pouce et celui de l'index, il faut casser sans arracher, il faut avoir le coup comme on dit»³¹. En fait, seules les rétives vrilles, que des modes ont parfois exigé de supprimer, nécessitent les ongles. L'entre-cœur, lui, se détache dès qu'on le courbe vers le bas.

23 Document inédit de C. F. Ramuz, cité par Rudolf Mahrer, «Le poète chantre ou bâtisseur», intr. à C. F. Ramuz, *Construction de la maison*, in *Romans, t. 4, 1913-1915*, in *Œuvres complètes, op. cit.*, vol. XXII, 2012, pp. 140-141.

24 Charles Ferdinand Ramuz, «Lettre à F. Chavannes», 8 mars 1914, in *Lettres 1900-1918*, Lausanne: Clairefontaine, p. 318, citée et commentée par Rudolf Mahrer, «Le poète chantre ou bâtisseur», *op. cit.*, p. 140.

25 Charles Ferdinand Ramuz, *Construction de la maison, op. cit.*, p. 209.

26 *Ibid.*, p. 235.

27 *Ibid.*, p. 241. En fait, ce travail est terminé en juillet.

28 *Ibid.*, p. 192.

29 *Ibid.*, p. 209.

30 *Ibid.*, p. 241.

31 *Ibid.*, p. 186.

DE RAMUZ À AUJOURD'HUI

Aucun épigone de l'écrivain ne commentera aussi fréquemment les travaux viticoles, mais la vigne reste toutefois assez insistante pour que Charles-Albert Cingria, dans les années 1940, s'en agace: «Que l'on cesse de nous parler de Rhône et de vignes et de lieux communs céruléens étourdissants [...]!»³² S'inscrivant dans la veine didactique et s'adressant donc au vigneron récoltant, Paul Budry propose dans *La grande année vigneronne*³³ un calendrier mensuel des travaux viticoles qui atteste sa connaissance des pratiques et du jargon, à l'inverse des familles de propriétaires de vignes animant des romans de Catherine Colomb. Charles-François Landry, qui connaît les vignobles suisses et français, en quelques touches réalistes, tente d'impliquer le lecteur dans l'activité vigneronne: «Les vendangeurs grelottaient. Chaque souche touchée vous mouillait. Après quelques seaux de raisin coupé, chacun était dépurant, des bras et de la poitrine»³⁴. Maurice Chappaz, qui fut métayer et propriétaire de vignes, se penche étonnamment peu sur elles, préférant les décrire de loin ou vanter les cépages romands, le coude joyeusement levé. Comme Ramuz, Corinna Bille laisse parler Lavaux, en des vers légers qui contrebalancent les épiques discours masculins qui font du vignoble l'œuvre architecturale géante de demiurges.

Mon ventre-feuillage
se gonfle
et mes pieds dans le lac
baignent...
Je suis la colline enceinte
Mais les murs de pierre
M'ont cloîtrée
J'en oublie mes prières
Je suis la montagne sainte:
Lavaux.³⁵

La littérature rend également compte de faits sociaux et économiques, à commencer par celle nommée «populaire». Dans *L'Espagnol*, le roman de Bernard Clavel, le réfugié catalan qui porte la vendange, en Bresse, est mis en action par un narrateur dont le corps connaît cet effort: «Ses genoux étaient raides. Il remontait, le dos courbé, tirant

³² Charles-Albert Cingria, *La route active*, in *Œuvres complètes*, Lausanne: L'Âge d'homme, t. VII, 1969, p. 24.

³³ Paul Budry, *La grande année vigneronne*, ill. Paul Boesch, Lausanne: Au Verseau, 1935.

³⁴ Charles-François Landry, *Le merle de novembre*, Lausanne: Rencontre, 1963, p. 148.

³⁵ S. Corinna Bille, *Vignes pour un miroir*, Moudon: Éd. Empreintes, 1997, p. 32.

sur les bretelles de la bouille vide. [...] À la descente, il courait presque, titubait, empoignait çà et là un piquet pour se retenir. Il vidait, repartait [...] »³⁶.

Cette expérience est sans commune mesure avec celle, réelle, de Renée Molliex-Cathelin, cette Savoyarde qui, dès 1943, se trouva liée par mariage à un important domaine viticole de Féchy. Rendant justice au travail des vigneronnes, son récit, *Chantevin*, raconte le combat têtue et douloureux d'une jeune femme transplantée dans un milieu très jugeant, face à la vigne. Qui gagnera ? Certes, la vigne immémoriale. Dans la culture judéo-chrétienne, l'amour naît aussi du sacrifice, du renoncement à soi. Autant l'amour du vin fait oublier le travail qui l'accompagne, autant Renée Molliex n'est pas dupe des représentations qui idéalisent la vigne, malgré l'affection qu'elle finit par lui vouer :

Il fallut *rebioler*. Ce mot me plût avec son petit air hilare. Rebioler... rigoler... rioler... batifoler... La vérité fut décevante ; ce nouveau travail était encore plus répugnant que l'effeuille [...]. La noctuelle au nom plein de poésie est une autre salope. Les cossons déshabillés de leurs feuilles lèvent vers le ciel leurs bougies rongées.³⁷

Parmi les comptes rendus d'expériences, retenons l'initiation croisée du dessinateur Étienne Davodeau et du vigneron-encaveur des Coteaux du Layon, Richard Leroy, qui se sont mutuellement introduits à leurs métiers : *Les Ignorants* initie au temps long et aux soins qu'exige le bourgeon pour devenir fruit, puis vin³⁸.

« MAIS », DIREZ-VOUS, « POUR FINIR... »

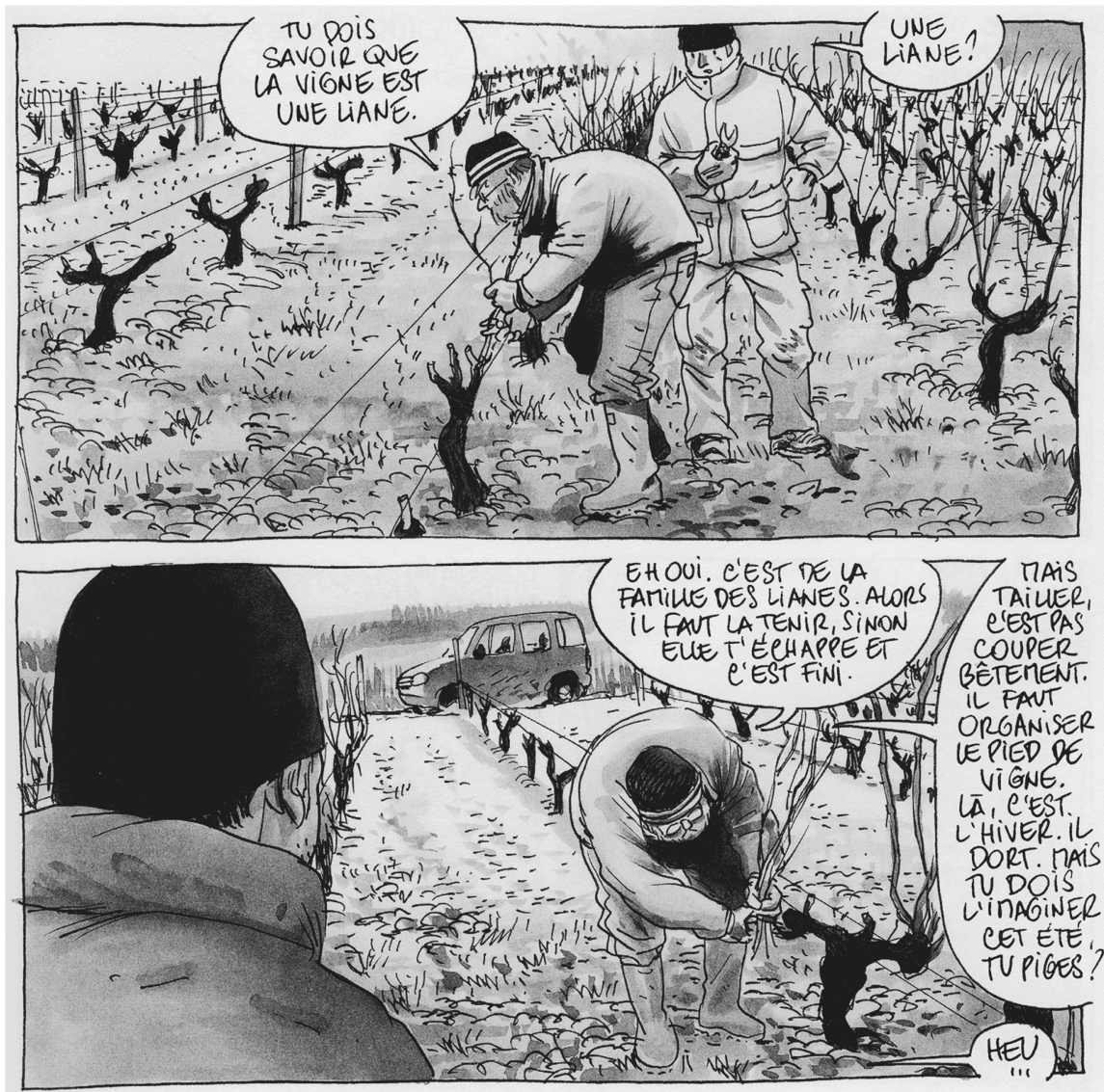
On pourrait objecter à ce qui précède en soulignant que les vendanges sont *le* moment d'une rencontre compréhensive entre vignerons et écrivains, qui traverse les régimes sociaux, de la féodalité au néolibéralisme, de l'époque des nobles propriétaires à celle des propriétaires encaveurs actuels. Le thème possède l'épaisseur littéraire suffisante pour engendrer les allusions intertextuelles, le clin d'œil. Rabelais, Rousseau, Balzac ou Fromentin³⁹ semblent proposer autant de rencontres ou fêtes, autant d'échanges entre les classes sociales. Les aristocrates ou les citadins coupent les grappes joufflues, les classes se mêlent, on mange et on chante à la même table. Cependant, ces rencontres sont déjà sous l'égide de Bacchus et dans l'espérance du vin nouveau, ce qui fait que, une fois de plus, le patient travail des vignerons est oublié. Dans la plupart

³⁶ Bernard Clavel, *L'Espagnol*, Paris : Pocket, 2000, p. 68.

³⁷ Renée Molliex, *Chantevin ou la vieille dame et moi*, Vulliens : Mon Village, 1972, p. 31 ; p. 100.

³⁸ Paris : Éd. Futuropolis, 2011.

³⁹ Brigitte Louichon, « Vendanger chez Rousseau, Balzac et Fromentin », in *Eidôlon*, 60, 2001, pp. 29-44.



Introduction à la taille, in É. Davodeau, *Les ignorants, récit d'une initiation croisée*, Paris: Futuropolis, 2011, p. 7.

des cas, les vendanges dans la littérature sont ainsi l'*illusion* d'une prise de conscience effective du travail de la vigne.

Bien qu'il idéalise lui aussi les vendanges de Clarens, Rousseau a posé l'un des rares regards réalistes sur la vigne. Il a au moins noté les façons de récolter « pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays » : « Tordre la grappe quand elle est mûre » et la laisser « flétrir au soleil sur la souche » ; « égrapper le raisin et trier les grains avant de les jeter dans la cuve » ; « cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge, et le porter doucement sur le pressoir couvert encore de sa fleur et de sa rosée pour en exprimer du vin blanc »⁴⁰.

Mais la Fête des Vignerons n'a-t-elle pas été l'événement exceptionnel qui, en récompensant les tâcherons méritants, rendait justice à leur travail ? Si les livrets des Fêtes de 1905 à 1999 se sont renouvelés en transformant des motifs récurrents, seul celui de François Debluë se montre sensiblement plus attentif que les précédents au travail effectif de la vigne, comme en témoignent le « Travail de la terre » et la « Chanson du jargon du vigneron ». Toutefois, son Arlevin ne se met qu'une seule et brève fois à l'œuvre...⁴¹

Un Virgile du XXI^e siècle qui voudrait connaître et commenter le travail de la vigne s'engagera sans doute dans un stage, dans une expérience de terrain. Il réveillera alors cette réalité que l'on tend à oublier, à savoir que les vignes romandes ne sont plus travaillées en français, mais largement par des ouvriers d'origine étrangère, comme c'était le cas, en Lavaux notamment, depuis le Moyen Âge⁴². Parallèlement, il suivra l'essor des éleveurs de vin engagés dans l'exigeante compétition néolibérale. Historien se souvenant du rôle de Rome dans l'essor de la vigne, il saluera la nouvelle méthode italienne de taille de Marco Simonit. Et, dans ce même souci de naturel, il plaidera sans doute pour des vins biologiques : « À de nouveaux soleils les bourgeons confiants osent s'abandonner »⁴³.

⁴⁰ Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, cinquième partie, lettre VII.

⁴¹ François Debluë, *Les saisons d'Arlevin, poème de la Fête des vignerons 1999*, Moudon : Empreintes, 2000.

⁴² Voir dans cette revue l'article de Jean-Pierre Bastian sur « Les ouvriers lombards immigrés au XV^e siècle... », pp. 65-73.

⁴³ Virgile, *Les Géorgiques*, op. cit., p. 186.